

cement.

Il parut tomber du haut de ses pensées.

—C'est vrai, vos moments sont comp-
tes?

—Oui, nul ne sait que je suis près de vous, et si maman rentrait, elle serait furieuse...

—Pas de danger, elle ne rentre habituellement que le soir; elle n'aurait pas eu le temps d'ailleurs de faire la route aller et retour. Néanmoins, je vais me hâter pour ne pas vous retenir.

Il se tourna complètement vers moi et, gravement il continua:

—Suzanne, je n'ai jamais tant souffert de ma pauvreté que depuis ces deux mois où je vous connais!... Vous êtes riche — ou du moins vous passez pour l'être — et votre mère veut un gendre, dit-elle, qui jouisse d'une bonne fortune. Je la connais assez pour savoir qu'elle ne changera rien à cette idée.

—Je crois comme vous que ma mère ambitionne un riche parti pour moi; cependant, si elle trouvait un bon garçon m'aimant bien et aimé de moi, je ne pense pas qu'elle le repousserait.

—Je n'en suis pas aussi sûr... Pourtant, parce que je suis pauvre, je suis jeune, j'ai beaucoup de courage; pour vous avoir à moi seul, je suis prêt à tout entreprendre.

J'ai beaucoup réfléchi à ce que je devais faire, et maintenant je vais louer une ferme plus grande que celle que j'occupe actuellement. Je veux faire en grand la culture, telle que je la pratique aujourd'hui, et avec l'aide du Ciel, j'espère la rendre prospère.

—Je le souhaite aussi, Jean, et je vais prier Dieu pour votre réussite.

Il me regarda longuement.

—Je vais risquer tout mon avoir; si j'échoue, je vous perdrai sans espoir; mais si je réussis, vous serez ma récompense... Suzanne, jurez-moi de m'attendre!

—Je vous le promets, répondis-je sans hésitation; jamais je n'aimerai un autre que vous et je vous attendrai autant qu'il vous plaira.

—Vous êtes jeune, dans deux ans nous reprendrons cette conversation, et d'ici là, je l'espère, je serai en bonne voie, sur

le chemin de la fortune.

Il était pâle en parlant, son regard brillait d'énergie et il me parut si noble que je pris sa main et la portai à mon front, le reconnaissant mon maître bien-aimé.

Il sourit à mon action et, d'un geste passionné me saisissant la taille, il m'attira à lui. J'avais fermé les yeux, croyant déjà sentir ses lèvres sur mon front, mais doucement, il me repoussa.

—Non, dit-il à mi-voix, je vous aime trop pour cela. Je ne veux pas prendre une avance sur mon futur bonheur; notre premier baiser couronnera mon succès.

Je lui souris, les yeux pleins de larmes de le sentir si bon.

Nous causâmes encore quelques instants, puis il me reconduisit jusqu'à l'enclos de notre champ. Une simple poignée de main termina cet entretien que j'avais tant redouté à l'avance.

Je revis Jean plusieurs fois, par la suite, toujours avec le même mystère.

Il me parlait de ses travaux, et j'étais fière de sa confiance, fière surtout d'être aimée par lui que je sentais si supérieur aux autres garçons de ma connaissance.

L'été avait passé et l'automne touchait à sa fin.

Un jour que je revenais d'avec Jean, ma mère, rentrée plus tôt que de coutume, m'appela:

—Où donc étais-tu, Suzanne? J'avais à te parler.

—Que me voulez-vous? répondis-je, éludant sa question.

Ma mère était si absorbée dans ses pensées qu'elle ne s'en aperçut pas.

—Aide moi à peler ces pommes dont je vais faire des confitures.

Je pris un couteau et m'assis près d'elle, en réfléchissant à l'étrangeté de ma mère.

Elle avait son bonnet de travers, et sa figure, jaune habituellement, était allumée ce jour-là comme lorsqu'elle était sous le coup d'une émotion.

Elle cessait de travailler, me regardait, puis se remettait à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur. Jamais, je ne l'avais vue aussi agitée, et instinctivement, redoutant un malheur, je sentis mon cœur se serrer.